

Les écrits de Keynes, par FRÉDÉRIC POULON et treize économistes. — Paris, Dunod, 1985, 221 pages.

Francis Taurand

Volume 61, numéro 3, septembre 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/601344ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/601344ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (imprimé)

1710-3991 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Taurand, F. (1985). Compte rendu de [*Les écrits de Keynes*, par FRÉDÉRIC POULON et treize économistes. — Paris, Dunod, 1985, 221 pages.] *L'Actualité économique*, 61(3), 405–408. <https://doi.org/10.7202/601344ar>

Les écrits de Keynes, par FRÉDÉRIC POULON et treize économistes. — Paris, Dunod, 1985, 221 pages.

Le livre de Frédéric Poulon se propose un but bien précis : permettre au lecteur francophone pressé d'acquérir la « substantéifique moelle » des écrits de Keynes. Il répond ainsi au besoin réel d'un certain public que la lecture des trente volumes des œuvres complètes en anglais¹ ne manquerait pas de rebuter.

L'entreprise présente un danger : les commentaires de commentaires remplacent rarement la lecture de l'original. Un bel esprit définissait jadis une œuvre classique comme « un livre que tout le monde cite sans l'avoir jamais lu » : il faudrait veiller à ne pas encourager cette tendance, en

1. Keynes, J. M., *The Collected Writings of J. M. Keynes*, trente volumes, Macmillan, London.

particulier chez l'étudiant français, toujours trop enclin à substituer à la réflexion personnelle la mémorisation de quelque précis complaisant.

Dans le cas de Keynes, pourtant, un tel projet n'est pas en principe sans quelque mérite. Je lisais récemment dans un vieil article de Hicks² cette remarque significative : « de tous les grands économistes, Monsieur Keynes est probablement le plus impressionniste ; la *Théorie générale*, en particulier, doit être lue à distance, sans trop se soucier des détails mais en s'intéressant principalement à l'effet général ». Certes. Et l'exercice sera d'autant plus profitable si pour s'y livrer l'on prend garde de ne pas chausser des lunettes déformantes.

Frédéric Poulon et les coauteurs du livre sont très sensibles à ce dernier péril : « il n'est pas toujours facile, disent-ils, de suivre Keynes et le risque est grand de s'égarer : toutes les interprétations existantes de la pensée keynésienne ont à cœur d'en retrouver le fil ; mais au milieu de tant de méandres et de fausses pistes, c'est chose bien hasardeuse » (p. 15). La solution retenue, prudente (ou plutôt timorée) consiste à « suivre Keynes d'aussi près que possible dans le dédale de sa pensée » (*idem*). Malheureusement, cette règle de conduite recèle plusieurs pièges. Les auteurs ne semblent pas conscients de ce que — les linguistes le savent bien — la traduction littérale ne constitue pas nécessairement le meilleur rendu de la pensée d'un auteur ayant vécu en d'autres temps et sous d'autres cieux. Aussi risquent-ils de se voir appliquer la réplique qu'un néo-walrasien adressait à leurs collègues des années cinquante : « nous conservons la flamme mais nous vous laissons bien volontiers les cendres ».

Le premier défaut réside en effet dans le silence presque complet sur les interprétations modernes des œuvres étudiées. Prenons pour exemple le chapitre écrit par Monsieur Poulon lui-même : la bibliographie (p. 45) compte seulement deux références d'auteurs nés au vingtième siècle (et l'un des deux est mort en 1945). Autre exemple : il faut attendre les six pages de la postface d'Alain Parguez pour voir apparaître une référence précise à Leijonhufvud (p. 214). Encore n'y a-t-il droit qu'à une phrase, qui le décrit... comme disciple de Hayek ! Les néo-autrichiens de New York University en seraient les premiers surpris ; si l'on tient absolument à donner une filiation intellectuelle à cet auteur, c'est Wicksell et Robertson qu'il faudrait nommer.

Autant dire que le lecteur non averti refermera le livre sans aucune idée des débats récents ou semi-récents sur « ce que Keynes a vraiment voulu dire » dans ses écrits. Plus grave, il n'aura pas été alerté de l'existence même de ces débats, en dehors de quelques phrases passe-partout

2. Hicks, J., « The Monetary Theory of D. H. Robertson », *Economica*, février 1942.

(«les méandres et les fausses pistes des interprétations de la pensée keynésienne»).

Le second défaut se ramène au sophisme du célèbre pâté «50% alouette, 50% cheval». On sait qu'il entre dans la composition de ce pâté exactement une alouette et un cheval... d'où les 50% de l'étiquette. Dans le cas présent, l'intérêt de l'acheteur habituel de ce genre de livres va certainement pour 50% au moins à la *Théorie générale* (l'alouette) et pour 50% au reste des écrits de Keynes. Or la *Théorie générale* se trouve placée sur le même rang que les autres ouvrages de l'économiste de Cambridge. Elle n'a donc droit qu'à vingt pages, confiées à Marc Lavoie. Quelle que soit la qualité de cette contribution, le lecteur ne peut que rester sur sa faim.

Il y restera d'autant plus que, fidèle à la ligne tracée par Frédéric Poulon pour l'ensemble du volume, Marc Lavoie esquive toute référence au débat d'idée sur la signification profonde de la *Théorie générale* dans la pensée contemporaine. Nous saurons seulement que «ouvrage de changement et de compromis, la *Théorie générale* se prête à toutes les interprétations (...) voilà pourquoi la révolution keynésienne a généré des exégèses toujours plus contradictoires (tels les virages à 180 degrés de Hicks et Leijonhufvud), donnant naissance à une véritable industrie universitaire» (p. 132). Ce qui non seulement n'éclaire pas le lecteur non averti mais le dissuade d'investir quelque effort à élucider la question.

La position de Marc Lavoie est simple: «les déficiences de la *Théorie générale* sont principalement dues au fait que Keynes a volontairement choisi de ne pas trop s'éloigner des schémas de la théorie traditionnelle» (p. 145). Pourquoi? Pour mieux «vendre» ses idées: «Keynes veut à tout prix éviter que ses collègues l'accusent d'avoir mal compris les positions de la théorie orthodoxe. Il adopte donc, parfois contre son gré, la majorité des hypothèses de base de la théorie néo-classique.» (p. 133). Le lecteur comprendra facilement qu'avec ce principe, selon lequel lorsque Keynes dit blanc, il voudrait en réalité dire noir, bien des difficultés d'interprétation disparaissent.

Malheureusement une telle thèse paraît assez gratuite. Lorsque Marc Lavoie écrit à propos de Keynes «pour ne pas être exclu du domaine de la science normale, et donc pour ne pas être ignoré, il lui faut rester dans le champ de l'orthodoxie» (p. 146), ne projette-t-il pas sur 1936 la situation d'un post-keynésien nord américain des années 1980? À l'époque de la *Théorie générale*, l'orthodoxie était en faillite et l'opinion prête à se rallier à toute nouveauté iconoclaste: voir à ce sujet le succès d'Hayek en 1931, «a time at which the need for some new knowledge on the subject of Fluctuations was exceptionally high»³.

3. Hicks, J., «The Hayek Story», chapitre 12, de *Critical Essays in Monetary Theory*, Oxford University Press, Oxford, 1967.

Sans dénier les mérites incontestables de la contribution de Marc Lavoie, sa prémisse devrait donc susciter la méfiance du lecteur. Elle n'est, répétons-le, que l'écho de la position imposée par Frédéric Poulon à l'ensemble du livre lorsqu'il écrit : « ni le courage ni la ruse ne manquait à Keynes ; il n'hésitait pas à se montrer de mauvaise foi et à tenir avec sang froid les propos les plus contradictoires lorsque la fin le justifiait » (p. 15).

Ces graves réserves faites, il ne s'ensuit pas que le livre soit sans intérêt. Il présente en particulier un analyse historique bien documentée et facile à lire de deux points qui ont toujours suscité l'intérêt du public français : le problème des réparations allemandes (qui occupe dans l'ouvrage deux fois plus d'espace que la *Théorie générale*!) et celui de l'étalon-or (même remarque). Quiconque s'intéresse à ces questions trouvera l'achat du livre pleinement justifié.

Sans doute eut-il mieux valu abandonner toute idée de traiter de la *Théorie générale* en vingt pages et présenter l'ensemble sous l'intitulé « Les écrits de Keynes autres que la *Théorie générale* dans leur contexte historique ». Naturellement, ce n'est pas avec de tels titres que l'on fait des best-sellers mais l'on peut trouver regrettable la diffusion « grand public » accordée à ce livre alors qu'il est clair qu'il décevra les nombreux lecteurs qui s'attendent (a) à y voir la *Théorie générale* tenir la place de choix que son importance dans la pensée économique du vingtième siècle lui mérite, (b) à y trouver une présentation complète, objective et bien articulée des diverses exégèses modernes des écrits de Keynes. Le livre appelait un Tome II, entièrement consacré à ces deux points. Les deux tomes combinés auraient constitué un apport de premier ordre à la littérature disponible sur la pensée de Keynes et l'acheteur aurait pu y trouver l'équilibre espéré entre le cheval et l'alouette... En l'état actuel du « Tome I », on ne peut le conseiller qu'aux passionnés de l'histoire économique de l'entre-deux-guerres et aux personnes humainement curieuses de découvrir, à travers les multiples activités d'une carrière bien remplie, la personnalité fascinante de l'homme-orchestre de Cambridge.

Francis TAURAND,
Université Laval.